



Ci-dessus : Cartographie de Marie Bouts, réalisée lors du premier séminaire « Faire Monde » en janvier 2024.

© Marie Bouts.

La Sala à Nottingham.

© Instagram / La Sala.



Alba Colomo et Lucy Lopez précisent que les principes éthiques de la permaculture leur servent de base à la réflexion : « Ces préoccupations se retrouvent dans tous les aspects de notre travail, qu'il s'agisse de la transparence des budgets et des systèmes de rémunération équitable, la programmation saisonnière, l'entretien des sols ou la mise en place d'une organisation sûre, accessible et solidaire ». L'ambition est de bâtir une organisation – un organisme – centré sur le vivre et le bien-vivre.

L'expérimental et le temps long

Nommé en 2022 président du Palais de Tokyo à Paris, Guillaume Désanges porte un projet à forte dimension écologique et emprunte beaucoup à la permaculture. Très vite, il a souhaité partager son « petit traité de la permaculture institutionnelle ». Pour lui, « la permaculture n'est pas seulement une pratique pour soi mais des idées qu'on met en débat, qu'on diffuse ». L'approche est globale : observer avant d'agir, programmer au service d'une nécessité, produire mieux, communiquer sobrement, travailler en écosystème collaboratif avec d'autres institutions, utiliser les espaces de manière raisonnée – en laisser certains en friche, proposer des parcours de visite décalés ou réduire les horaires d'ouverture (12h-22h au lieu de midi-minuit) pour ne pas gaspiller chauffage et climatisation, etc. Avec son projet permacole, le Palais de Tokyo affirme sa dimension expérimentale, mais pour Guillaume Désanges, il s'agit de rester modeste : « Il faut prendre le temps et ne pas forcer les choses. Tout est réversible dans ce que l'on fait ». À la Sala, avec le processus de fermentation comme méthodologie, l'équipe explore le temps long et réfléchit, précisent ses fondatrices, « aux soins et aux conditions nécessaires à la croissance d'une institution artistique qui soit générative, sensible à la localité et réactive aux conditions d'épuisement, à la fois planétaire et personnel ».

Du côté des Alpes suisses, un autre projet s'inscrit dans le temps long. Après avoir dirigé le far° pendant une dizaine d'années, Véronique Ferrero Delacoste a eu besoin de sortir de l'institution pour inventer, à plusieurs, un modèle proche de sa vision collaborative. « Il faut imaginer le contenant le plus approprié au contenu qu'on veut développer et défendre », affirme-t-elle. À Genève, Least se veut un laboratoire qui expérimente de nouveaux formats dans la durée. La focale est déplacée du résultat au processus, avec l'idée de ne pas ajouter un nouveau lieu mais de « faire avec », dans des dynamiques de collaboration et de complémentarité. Constatant la détérioration des conditions de travail



« Il faut prendre le temps et ne pas forcer les choses. Tout est réversible dans ce que l'on fait. »

GUILLAUME DÉSANGES, PRÉSIDENT DU PALAIS DE TOKYO À PARIS.

Photo : Antoine Aphasbero.



Rot Garden de **Sara Manente**,
Deborah Robbiano
et **Sébastien Tripod** lors
du festival pluridisciplinaire
far° à Nyon en 2023.

© Arya Dil, far° Nyon 2023.



« *Il faut imaginer
le contenant le plus
approprié au contenu
qu'on veut développer
et défendre.* »

VÉRONIQUE FERRERO DELACOSTE,
DIRECTRICE DE LEAST.

© Arya Dil.



des artistes, soumises à la contrainte libérale du « produire plus, produire vite », Véronique Ferrero Delacoste défend l'idée que le lieu de la création doit rester un lieu de vie où les choses s'explorent et s'inventent.

L'art comme relation

La chorégraphe Mylène Benoit aurait aimé aussi renégocier le cahier des charges imposé aux compagnies de danse conventionnées, à savoir l'obligation d'assurer 70 représentations sur trois ans. Depuis janvier 2023, son projet « Faire monde » cherche à réaffirmer un ancrage local : « *L'art est une relation. Ce qui désormais doit être observé, c'est la fréquence des relations entre un artiste et des habitants sur un territoire. Il ne faut plus considérer la modalité de la représentation comme l'unique projet à évaluer en termes quantitatifs* ». Cette relation plus horizontale permettrait, selon elle, de désacraliser la relation à l'artiste et de sortir de la logique de consommation de l'art comme produit « fini ». Un virage qui, elle l'espère, sera soutenu et accompagné. Le nouveau projet de Mylène Benoit pourrait compter sur le soutien de l'Office national de la diffusion artistique (Onda). Cette association, principalement financée par le ministère de la Culture, favorise la collaboration en réseau entre les structures, pour une meilleure diffusion des esthétiques contemporaines dans le spectacle vivant. Pour sa nouvelle directrice, Marie-Pia Bureau, il est nécessaire de repenser les aides allouées pour accompagner les lieux dans leurs besoins de transition, tant écologique que sociétale et économique. « *Il faut élargir la définition de ce qu'on nomme diffusion des spectacles*, soutient-elle. *La diffusion doit être aussi tout ce qui n'est pas le temps en boîte noire, tout ce qui crée de la relation entre un artiste et des habitants.* » Ainsi dans les critères d'appréciation, « l'innovation sociale » est désormais prise en compte. Une aide à la « résidence de diffusion » permet d'évaluer la relation que l'artiste installe avec un territoire. « *Nous ne sommes plus dans une notion de projet mais de trajet* », expose Marie-Pia Bureau, qui a conscience que les économies structurelles actuelles ne permettent pas de mener ce type de projets coûteux, « *parce qu'il n'y a pas de recettes* ». Cette conscience écoresponsable, Marie-Pia Bureau l'a forgée en tant que directrice de la scène nationale de Chambéry, où elle avait imaginé, avec la complicité de l'artiste Mohamed El Khatib, un centre d'art permanent dans un EPHAD.



« *L'art est une relation. Ce qui désormais doit être observé, c'est la fréquence des relations entre un artiste et des habitants sur un territoire.* »

MYLÈNE BENOIT, CHORÉGRAPHE.

© Lucie Pastureau.